

ILLUSIO

L'Illusio n'est pas seulement une duperie, c'est, dialectiquement, l'irréalité dans la réalité, le méconnu, le délaissé, le non vu, mais dans sa négativité déterminée elle est l'irréel advenu. Illusio n'est donc pas fantasmatique, elle est la réalité à son tour. C'est cette conscience de la forme dialectique des événements, des phénomènes et faits sociaux, de la réalité travaillée par l'idéologie que la revue Illusio veut faire partager.

Illusio participe, par l'intermédiaire des personnes qui collaborent à sa constitution, de désirs — à la fois singuliers et collectifs — de contribuer à l'enrichissement de débats intellectuels et scientifiques, à l'enrichissement d'une critique radicale déterminée — seule critique véritable possible, qui constituent la raison d'être des recherches en sciences sociales —, de désirs de révéler la racine de la négativité des phénomènes sociaux.

Illusio se veut, d'emblée, force tant anti-institutionnelle que contre-institutionnelle[1]. Ceux-là même qui la constituent ne sauraient faire, ainsi, l'économie d'une épistémologie en acte, laquelle, comme nous l'enseigne Georges Devereux[2] notamment, est nécessaire dans l'analyse des aspects transférentiels et contre-transférentiels, sachant pertinemment combien les histoires, les désirs, les implications, les engagements, les postures déterminent les choix des membres de l'institution. D'où l'importance de re-connaître les références et influences théoriques, les postures de recherche, les finalités poursuivies qui sont au fondement de la démarche créatrice d'Illusio. Les travaux réunis au sein de la revue s'inscrivent ainsi dans la lignée de l'Analyse institutionnelle généralisée, de l'ethnopsychanalyse, de l'ethnométhodologie et de la Théorie critique de l'école de Francfort. Cela, en s'appuyant sur le précepte fondamental de la théorie dialectique[3], à savoir que la connaissance de la réalité factuelle, l'exploration heuristique des conditions empiriques de sa propre existence (le moment de la particularité du concept), reste à l'état latent tant qu'elle n'est pas éprouvée dans sa relation à l'ensemble des faits sociaux totaux, qui seule permet de dépasser la positivité instituée (le moment de l'universalité) pour arriver à sa signification concrète réelle (le moment de la singularité).

De ce fait, Illusio entend participer :

1) À l'analyse, l'altération voire la destruction des normes telles qu'elles sont instituées, c'est-à-dire à la négativité généralisée de l'ordre normatif. Normes portées par « les institutions qui nous enserrent et nous constituent »[4] et sont l'émanation et la concrétisation de l'ordre, des discours, des représentations dominants, donc des classes dominantes[5], et qui se tiennent au service de la reproduction des rapports de production établis. Ces normes et idéologies dominantes se nichent dans les mots et contribuent à la réification du langage — et c'est aussi là qu'il faut les dénicher — en déconstruisant les discours figés, pré-formés, les significations pré-établies, les chemins pré-tracés de la pensée qui en interdisent toujours l'accès, la possibilité ;

2) à la révélation de tous les partis pris scientifiques, des métadiscours idéologiques, des postures de recherche et des implications des chercheurs. Nous

mettrons ainsi au jour les facteurs d'esthétisation, de dissimulation, de conflits et de luttes des véritables rapports de pouvoir et de domination qui déterminent la réalité de la production scientifique[6] et contribuent à renforcer l'ostracisation de l'intelligence politique et de la conscience critique ;

3) à l'abolition des secrets bureaucratiques, des « boîtes noires »[7], en ce qu'ils constituent autant d'espaces de parole et de lieux de décisions auxquels n'ont jamais accès, ni théoriquement, ni pratiquement, la plupart des personnes impliquées dans et par ces institutions ;

4) à la dénonciation des rapports d'autorité institués — des hiérarchies fonctionnelles, structurelles et « naturelles », explicites et implicites, acceptées —, construits dans des réseaux d'ententes croisées, des rapports d'intérêts mutuels, collectifs et singuliers, ainsi qu'à la contestation des fondements de leur légitimité ;

5) à la lutte permanente et à l'acceptation nécessaire du conflit au sein des institutions ainsi que « des équilibres harmonieux »[8] dont l'harmonie s'inscrit dans l'esthétique du mensonge et l'artifice du pouvoir qui écrasent les possibilités de résistance des plus faibles et des plus démunis, tant théoriquement — relativement à leurs capacités d'appréhender la complexité de la réalité de leur condition —, que pratiquement, relativement aux possibilités d'imaginer des moyens de luttes efficaces ;

6) à la construction des cadres d'intelligibilité nécessaires à la réflexion critique sur les institutions qui traversent et déterminent le corps, en tant que ce dernier est un analyseur/révéléateur privilégié de la totalité des rapports institutionnels et sociétaux, idéologiques, politiques et économiques.

Illusio se déclare ainsi volontaire et désireuse de faire reculer les évidences, les équations positivistes, simplistes et scientistes, y compris et surtout dans les milieux scientifiques qui régissent la pensée et le comportement de « ceux qui pensent et qui commandent, des dirigeants et de ceux qui possèdent le savoir »[9] contre ceux qui ne possèdent rien et qui se présentent comme les premières victimes de l'injustice sociale instituée. De ce fait, Illusio doit devenir une revue de combat, une machine de guerre tout comme la sociologie peut être un sport de combat.

Convaincue que le travail scientifique sur la corporéité, dans le domaine des sciences sociales, est avant tout une praxis qui suppose l'intervention d'une subjectivité critique, d'une analyse transversale et pluridisciplinaire, Illusio se donne comme axe praxéologique l'analyse systématique et systémique des déterminismes institutionnels qui régissent les rapports des individus à leur propre corps et au corps des autres, à leur être-là au monde. Analyse nécessairement multi-dimensionnelle, multiréférentielle, transdisciplinaire, complexe, tant les idéologies, les systèmes de références philosophiques, anthropologiques, sociologiques, historiques, économiques, politiques, s'enchevêtrent dans la sociogenèse des institutions, dans les multiples facettes du concept, entre polysémie, équivoque et problématique [10].

D'aucuns ne manqueront de souligner la virulence des propos et la radicalité des positions déployées. Nous répondrons avec René Lourau à ceux qui s'en trouveraient choqués, que l'Analyse institutionnelle généralisée, la Théorie critique, l'ethnométhodologie, l'ethnopsychanalyse considèrent comme une

nécessité de faire violence à « l'institution de la violence »^[11] en usant de ces armes (conceptuelles) de la critique, construites autour d'une stratégie complexe de dénonciation/explicitation posant les prédicats sensibles à la praxis révolutionnaire, seule capable de contrecarrer les velléités fascisantes d'institutions dominantes qui enserrant, encadrent, surveillent, contrôlent et constituent les pensées anémiées.

Nous avons décidé de consacrer ce premier numéro à l'analyse critique d'une institution olympique, gardienne du temple, pourvoyeuse du mythe et véhicule historique de l'idéologie sportive, probablement l'une des plus puissantes de notre époque. Détruire les fausses identifications, entre antiquité et modernité industrielle, c'est-à-dire entre Jeux antiques et Jeux modernes, déconstruire les normes et les représentations instituées et notamment la normalisation sportive des corps, anéantir les fausses séparations entre sport de gauche et sport de droite, amateurisme et professionnalisme, sport spectacle et sport de masse, dénoncer les secrets bureaucratiques de l'institution olympique, les malversations financières, les escroqueries, les alliances économiques et politiques les plus douteuses, remettre en cause les hiérarchies sportives, olympiques, et ce qui fonde leur légitimité, dont la croyance irrationnelle en l'idée que l'infini progrès humain puisse émaner du progrès sportif, de la concurrence exacerbée et de la recherche perpétuelle du dépassement des limites et de la production de performances, œuvrer pour que les « meutes »^[12] se saisissent enfin des institutions sportives qui les constituent pour les détruire, tel est l'objet de ce numéro, à l'heure où le monde entier s'apprête de nouveau à vivre au rythme des Jeux olympiques, à s'abreuver d'idéologie sportive et de ses images d'Épinal, relayées et amplifiées par les multinationales de la technologie et de l'information. En oubliant, bien sûr, le tout de cette réalité spectaculaire, le tout que dissimule cette esthétique de masse, cette religion du XX^e siècle, cet opium.

Illusio

^[1] Voir sur ce sujet Jean-Marie Brohm, *Le Corps analyseur. Essais de sociologie critique*, Paris, Anthropos/Économica, 2001.

^[2] Georges Devereux, *De l'Angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

^[3] Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 1974.

^[4] René Lourau, *L'Analyseur Lip*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1974, p. 12.

^[5] Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, Messidor/Éditions sociales, 1982

^[6] Voir sur ce sujet Patrick Vassort, « Pour une épistémologie de la sociologie du sport », in Patrick Vassort (Sous la direction de), *Les IrrAlductibles*, n° 4, (« Sociologie politique de l'institution sportive »), Université de Paris VIII Saint Denis, à paraître.

^[7] René Lourau, *L'Analyseur Lip*, *op. cit.*, p. 12.

^[8] *Ibidem*, p. 13.

^[9] *Ibid.*, p. 13.

[10] René Lourau, *L'Analyse institutionnelle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970, pp. 141-144.

[11] René Lourau, *L'Analyseur Lip*, *op. cit.*, p. 12.

[12] Jean-Marie Brohm, *Les Meutes sportives. Critique de la domination*, Paris, L'Harmattan, 1993.